PHILIPPE,

OU LES

DANGERS DE L'IVRESSE;

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Par J. B. PUJOULX,

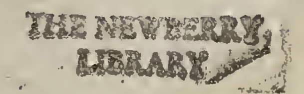
Représentée pour la premiere fois sur le théâtre de la République, le quintidi 25 prairial, l'an second de la République Française.

Qui fait aimer les mœurs fait aimer la Patrie.

Prix, 1 liv. 5 sols.

A PARIS,
De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Gallande, No. 50.

L'an second de l'Ere Républicaine.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
PHILIPPE, Fermier.	C. *Baptiste, aîné.*
PHILIPPE, sa Femme.	Ce. *Baptiste.*
PIERRE, frère de Philippe, Serrurier-Maréchal.	C. *Baptiste, cadet.*
MERSAN, propriétaire de la ferme.	C. *Desrozieres.*
CLAUDINE, voisine de Philippe, amie de sa femme.	Ce. *Giverne.*
Un enfant de 12 à 18 mois.	
Plusieurs citoyens cultivateurs de la Commune.	

La Scène est dans une petite Commune.

Le théâtre représente une vaste Campagne. Vers le troisième ou quatrième plan, une pallissade à jour et à hauteur d'appui coupe et traverse le théâtre, et indique que le terrein de l'avant-scène est l'enclos de Philippe, dont la petite maison est sur le devant à droite des spectateurs. Au milieu de la palissade est une large porte de même à clair-voie; à gauche est un vieux puits, ombragé par un grand arbre. La poulie est supportée par une pièce de bois inclinée. Le seau pend au bout de la corde. Une large planche, dont un bout est appuyé sur le bord du puits, sert à laver le linge de ménage et l'on en voit encore de mouillé.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

VOICI celui de mes ouvrages qui a eu le moins de succès; cependant je ne sais pourquoi, je ne le changerois pas contre telle de mes pièces qui a eu plus de soixante représentations. Les Auteurs seraient-ils donc comme ces pères qui, ayant voué une tendresse particulière à un de leurs enfans, la conservent en dépit des observations étrangères et même des fautes qu'on leur impute?

On m'a fait tant d'observations sur cette petite comédie, que je me sens entraîné à répondre à quelques-unes; mais lorsqu'il s'agit d'un ouvrage moral, je ne dois répondre sérieusement qu'aux citoyens qui sentent la dignité du véritable homme de lettres, et le but qu'il doit se proposer en composant une pièce de Théâtre.

Que l'homme qui n'a jamais écrit que pour les plaisirs de la courtisanne et du libertin; que le peintre de boudoirs trouve que PHILIPPE n'est pas assez amusant, cela doit être; mais que de sang froid, un journaliste imprime *qu'un ivrogne peut donner sur le Théâtre quelques scènes amusantes, et que le rôle méprisable qu'il y joue est plus que suffisant pour dégoûter de ce vice.* Voilà ce qui exciteroit mon indignation, si un sentiment de pitié n'était pas le juste salaire d'une si lâche observation.

Eh bien, monsieur l'aristarque, je suis de meilleure foi ou de meilleur goût. Je ne défendrai point ma pièce comme œuvre dramatique; mais je dirai avec tous les hommes qui ont quelque moralité qu'on devrait rayer du théâtre ces scènes prétendues comiques, où un homme ivre est présenté comme un aimable modèle. Je dirai que le but moral de mon ouvrage qui est de corriger cette affreuse passion, est de la plus grande importance dans un pays dont le gouvernement se fonde sur les mœurs. J'engagerai les hommes de lettres à l'offrir de nouveau au théâtre, mais toujours avec énergie et sans transiger avec les modérés en littérature.

On a représenté le *Joueur* sous plus d'un aspect; mais qu'est la fureur du jeu près de ce goût qui ravale l'homme au-dessous de la brute? Que sont tous les défauts, tous les vices réunis, comparés à cette passion abrutissante qui rend

l'homme capable de tous les excès, et peut l'entraîner au crime ?

Hommes superficiels, qui croyez critiquer mon ouvrage, en disant que dans la scène où *Philippe* revient chancelant, défiguré, cet infortuné vous fait horreur. Ah ! que ne suivez-vous, jusques dans l'intérieur de leur ménage, ces misérables que vous rencontrez dans les lieux publics, ou couchés sur le pavé, et couverts de sang et de boue! osez-les suivre avec moi? --- Ecoutez.. C'est un jeune homme de dix-sept ans qui chérit tendrement sa mère, mais qui, égaré par l'effet de cette fatale liqueur, ne la connoit plus, ne se connoit plus lui-même. — Montons jusqu'à leur porte ? — Elle pleure.... L'horreur de sa situation lui arrache quelques reproches.... Dieu ! quels cris !... Ce fils dénaturé a levé une main criminelle... — Je vous entends, c'est un monstre que l'on devroit.... Non, cet homme n'est qu'IVRE.

Mais voyez cette épouse éplorée qui tient d'une main son enfant, et de l'autre soutient avec peine son malheureux époux, pâle, ensanglanté; elle l'a arraché de la table où d'infâmes compagnons vouloient le retenir; il gronde, il la menace... Cette infortunée vous intéresse sans doute, car elle est mère, et porte dans son sein un nouveau gage... Oh! qu'une femme dans cet état est respectable aux yeux d'un bon citoyen! eh-bien, suivons les, ils entrent. Mais quelle fureur le transporte! il veut de nouveau sortir; elle ôte la clef de la porte. — Regardez par cette ouverture? — Son délire est au comble; il l'a poursuit.... ah! il l'a frappe.... elle tombe.... au secours! — Avant quinze jours, la mère expirera peut-être avec l'enfant enfermé dans son sein, en cachant à toute la terre la cause de sa mort... Je vous entends; c'est un scélérat, un assassin... — Non, c'est un homme IVRE.

Je m'arrête. Je pourrois offrir d'autres esquisses tracées de même d'après nature. Je pourrais, au besoin, nommer les personnages.

Mais ces tableaux sont encore moins repoussans que l'être dégradé que j'ai vu trop souvent; je veux dire *une femme ivre*. — C'est ici que je dois raconter ce qui m'a fait naître l'idée principale des DANGERS DE L'IVRESSE.

Il y a plus de douze ans que des amateurs du Théâtre me racontèrent la scène que le célèbre *Garrick* joua dans son voyage, en France, dans quelques sociétés. Ce grand comédien s'affublait d'un vêtement de femme; figurait avec un oreiller un enfant au maillot, le prennait dans ses bras, et après avoir fait naître l'illusion dans l'ame des spectateurs, par une foule de caresses, de petites attentions maternelles, de chansonnettes qu'il chantait; appuyé sur une croisée, l'enfant lui échappait involontairement des bras, et tombait dans la rue.... Alors le talent, le génie, l'ame du grand comédien se développaient dans la physionomie; le silence, les cris, la douleur, non de *Garrick*, car ce n'étoit plus lui, m'a-t-on dit, mais de la plus tendre, de la plus malheureuse des mères.

Ce n'était, comme l'on voit, qu'une scène propre à développer les miracles d'un grand talent; mais rien n'offrait à l'homme de lettres le but moral qu'il doit chercher dans une situation forte.

Il y a plusieurs années, je fus témoin d'un événement qui me frappa davantage. Je logeais au quatrième étage; il était onze heures et demie du soir; j'étois couché depuis environ une demi-heure, lorsque des cris qui partaient de l'escalier, me réveillèrent en sursaut. Je me jettai à bas de mon lit, j'ouvris ma porte. — Voici le tableau qui s'offrit à mes regards, à la clarté des flambeaux que tenaient plusieurs personnes qui étaient sorties de leur appartement. Une femme d'environ trente ans, pâle, immobile, les muscles tendus, le corps penché sur la rampe de l'escalier, et tenant de la main gauche, par l'extrémité de ses vêtemens, un faible enfant suspendu, la tête pendante, prêt à lui échapper, et à tomber de la hauteur de quatre étages..... Après qu'on eut secouru l'enfant, elle tomba presque sans connoissance, au milieu de quelques femmes, mères sans doute, qui l'accablaient de reproches, et ne voulaient pas lui rendre son fils sur lequel elles la trouvaient indigne de veiller. Trois quart-d'heures se passèrent ainsi; cependant après beaucoup de prières, de pleurs, et sur-tout de protestations, de sermens de ne plus s'oublier, on rendit l'enfant à sa mère.

J'appris que cette femme buvoit quelquefois; que ce jour-là

elle étoit ivre; qu'en montant sans lumière, elle avait bronché; qu'en se retenant sur la rampe, son enfant, âgé de quinze mois, avait glissé de ses bras; que par un mouvement rapide elle l'avoit retenu par ses vêtemens..... J'ai dit le reste.

Rentré dans ma chambre, vivement agité par ce que je venais de voir, je traçai le plan des *Dangers de l'Ivresse*, en substituant un père à une mère, un puits à l'escalier; mais je l'avouerai, je fus long-temps arrêté par le dénouement; cependant l'idée de faire soustraire l'enfant du berçeau, m'étant venue. Je repris ce sujet, que je gardai en porte-feuille, ne sachant à quel Théâtre confier un tableau dont le principal personnage demandait un homme d'un véritable talent, qui voulut faire, pour ainsi dire, une nouvelle étude. Le citoyen *Baptiste, aîné*, vint à Paris, précédé par une grande réputation. Je lui parlai de cet ouvrage, et je trouvai en lui non un acteur borné à tel ou tel emploi, mais un artiste, mais un comédien qui, sentant toutes les ressources de son art, saisissait avec plaisir les occasions de l'envisager sous toutes ses faces.

Il vit que la situation que *Garrick* rendait avec tant d'ame, était peut-être moins forte que la transition rapide d'un homme ivre à qui un événement cruel rend toute sa raison. Il ne fut point arrêté par les difficultés, et me dit qu'il aurait au moins le courage de tenter de les surmonter. Le succès a couronné cette étude. Il serait en effet difficile de rendre avec plus de naturel un personnage dont le caractère est si éloigné de ceux qu'il joue habituellement. C'est sur-tout dans les dernières scènes qu'il est d'une vérité effrayante, et qu'il prouve que le véritable comédien ne connait de rôles difficiles que ceux qui s'écartent de l'imitation de la nature.

Quant à moi, ce n'est point des applaudissemens que j'ai recherché en composant cet ouvrage, mais la satisfaction intérieure d'avoir tenté un sujet très-moral. J'ai prouvé même avant la révolution que je prisais sur-tout les succès qui tenaient plus au cœur qu'à l'amour-propre, et ce n'est pas sans fondement que j'ai pris pour épigraphe de cette pièce une vérité dont j'ai de tout temps été pénétré :

Qui fait aimer les mœurs fait aimer la patrie.

LES

DANGERS DE L'IVRESSE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA Ce. PHILIPPE, CLAUDINE.

Au lever de la toile la citoyenne Philippe, assise à côté de la citoyenne Claudine, allaite son enfant ; il est couvert en partie par son mouchoir de col qui retombe légèrement sur sa tête. Claudine file à la quenouille. Un berceau portatif et simple est placé sur une chaise à coté de la citoyenne Philippe.

LA Ce. PHILIPPE *regardant son enfant.*

Il ferme les yeux.

CLAUDINE.

Pour achever de l'endormir chantez cette chanson de la berceuse, que j'aime tant.

LA Ce. PHILIPPE *regardant à gauche.*

Il ne vient pas.

CLAUDINE.

Chantez, cela vous distraira un peu.

LA Ce. PHILIPPE *place son enfant dans le berceau.*

Hélas. (*Elle chante en berçant.*)

Musique du citoyen L. JADIN. (1)

1.

A l'instant qu'il reçoit le jour,
L'enfant est bercé par sa mère :
Elle le présente à son père,
Qui vient le bercer à son tour.
Chacun lui sourit, le caresse,
Chacun s'intéresse à son sort.
A cet âge heureux on s'endort
Toujours bercé par la tendresse.
Dors, dors, dors.

(*Pendant la fin de ce couplet, Claudine s'éloigne doucement et regarde à gauche : elle revient, la Ce. Philippe jette un regard qui semble lui demander si elle voit quelqu'un.*)

CLAUDINE *avec peine.*

Continuez.

LA Ce. PHILIPPE.

2.

Il grandit : son sensible cœur
Palpite au seul nom d'une femme;
Il aime. et bientôt il enflamme
L'objet digne de son ardeur.

(1) Cet air, ainsi que les autres qui sont du même compositeur, sont gravés avec accompagnement et se vendent chez Imbault, marchand de musique, rue Honoré.

Est-il une plus douce vie?
C'est-là sans doute l'âge d'or;
Heureux, chaque soir il s'endort
Bercé par la main d'une amie.
Dors, dors, dors.

(*La Ce. Philippe veut se lever; Claudine l'en empêche.*)

CLAUDINE.

Il y a encore un couplet.

Ce. PHILIPPE.

3.

Le tendre amour fuit sans retour.
L'homme a besoin d'une chimère:
La fortune hélas! trop légere
Le berce la nuit et le jour.
L'âge mur ressemble à l'enfance.
Le vieillard, au lit de la mort,
Pour la dernière fois s'endort
Bercé par la douce espérance.
Dors, dors, dors.

Il dort. Je vais placer le berceau à l'entrée de la maison, parce que j'entendrai mieux.....

(*Elle porte le berceau á l'entrée de la maison Elle va ensuite regarder vers le fond à gauche et revient tristement.*)

CLAUDINE.

Allons, un peu de courage, bonne Philippe. Il y a encore pour trois heures de soleil. Il n'est pas cinq heures, votre mari rentrera bientôt. Du courage.

Ce PHILIPPE.

J'en ai, ma chère Claudine, j'en ai, et lorsqu'il faiblit, cette vue le ranime.

CLAUDINE.

Oui, sans doute, cet enfant doit vous donner des forces : songez qu'en vous laissant abattre par la douleur, cela peut altérer sa nourriture.

Ce. PHILIPPE.

Oh oui, je serai tranquille, je ne m'inquiéterai plus. D'ailleurs vous savez que ce n'est pas la premiere fois que Philippe est si long-temps dehors ; mais depuis huit jours que le citoyen Mersan, propriétaire de cette ferme, est dans le pays ; mon mari s'absentait moins ; il travaillait, surveillait ses journaliers ; il n'allait plus avec ces désœuvrés perdre son temps, sa raison, sa santé. J'espérais que forcé de se contenir quelque temps, il perdrait une habitude qui cause sa ruine et mon malheur ; j'espérais..... on s'accoutume si facilement au bonheur.

CLAUDINE.

Espérez ; votre mari est bon, son cœur.....

Ce. PHILIPPE.

Son cœur est sensible, son caractère est excellent, qui le sait mieux que moi ! mais a-t-il encore son cœur, son caractère, lorsque revenant à la maison, affaissé, abruti, chancelant.....?

CLAUDINE.

Je me flatte toujours que votre douceur inaltérable, votre constance, votre attention à prévenir les accidens que l'ivresse..... tant de vertus finiront par lui ouvrir les yeux sur une passion qui dans l'homme le plus honnête peut entraîner à des crimes ...... involontaires.

Ce. PHILIPPE.

Que me rappellez-vous ! Ah, Claudine, j'ai supporté sans murmure, il y a cinq ans, la perte de ce procès qui nous ruina, et de propriétaires aisés nous fit devenir fermier : je ne perdis alors que la fortune et j'éprouve aujourd'hui qu'elle n'est rien près du bonheur.

CLAUDINE.

Mon amie, écartez ....

Ce. PHILIPE.

Bonne voisine; votre amitié vous donne assez de courage pour chercher sans cesse à me consoler, pour supporter même quelquefois les injures de mon mari, et ce n'est qu'avec vous que je puis laisser couler des pleurs que je cache à tout le monde. Vous avez été souvent témoin des heures affreuses que je passe à l'attendre, des instans cruels que je dévore quand il arrive : Vous connaissez le tourment de mes journées; mais rien ne peut peindre celui des nuits qui les suivent. Assise au pied du lit de mon époux que je baigne de larmes, tremblante pour sa santé que ces excès al-

tèrent, accablée de fatigue ; si je m'assoupis un instant, le moindre mot qu'il balbutie, me réveille avec horreur ; un cri même involontaire me fait frissonner, mes larmes coulent de nouveau, et sans mon enfant, que ces cris réveillent quelquefois, et qui semble me dire : Malheureuse épouse, tu seras heureuse mère! oui, Claudine, sans les pleurs de mon fils, qui même en me déchirant me rappellent à l'espérance, je crois que mon époux me trouveroit morte à son réveil.

CLAUDINE.

Ah! pourquoi, lorsque le sommeil a dissipé son ivresse, ne se rappelle-t-il pas l'état dans lequel il était la veille!

Ce. PHILIPPE.

Un rève laisse quelquefois des traces... mais lorsque le vin a cessé son ravage, il ne se rappelle rien, absolument rien de ce qui s'est passé. Je lui raconte une partie des peines qu'il m'a fait éprouver, l'état humiliant dans lequel il était, les dangers qu'il a courus ; j'ose même lui retracer les traitemens cruels.... c'est alors sur-tout qu'il ne peut, qu'il ne veut point croire qu'il soit capable de tant d'horreurs. Ah! me dit-il, si je pensais que le vin put faire sur moi un effet aussi affreux! je suis époux, je suis père, mais plutôt que de me laisser entraîner à ce goût, à cette passion, je jetterais du poison dans

le premier verre.... et je préviendrais ainsi ton malheur et mes crimes.

CLAUDINE.

C'est le langage d'un homme sensible, mais bien faible.

Ce. PHILIPPE.

Quelqu'un vient. (*Elle essuie ses larmes.*) C'est lui-même ; il est avec son frère.

CLAUDINE.

Il parait assez calme ; mais Pierre est un peu gai.

SCÈNE II.

Les précédens ; PHILIPPE, PIERRE *un peu gai.*

Ce. PHILIPPE.

AH ! te voilà, mon ami.

PHILIPPE, *le visage pâle.*

Bon jour, ma chère femme, bon jour ? (*Il l'embrasse, et après avoir cherché des yeux il va découvrir le berçeau de son fils.*)

Ce. PHILIPPE.

Prends garde ; il vient de s'endormir.

PHILIPPE.

Oh, je sais l'embrasser sans le réveiller. (*Il l'embrasse.*) Bon jour, Claudine.

Ce. PHILIPPE.

Te voilà aussi, beau-frère? (*Elle fait signe à Claudine de rentrer le berceau; Claudine le rentre, et reste dans la maison.*)

PIERRE.

Oui, et un peu gai. Dame! je n'ai pas, comme ce mauvais sujet, une petite femme qui m'attache à la maison.

PHILIPPE.

Eh! qu'est-ce qui t'empêche de te procurer ce bonheur là? Depuis deux ans que tu es établi Serrurier-Maréchal dans ce pays, tu devrais être heureux époux, et père de deux enfans. Mon ami, autrefois ce n'était qu'un plaisir; à présent c'est un devoir.

PIERRE.

Oh! c'est que la vue de ta femme me rend difficile.

PHILIPPE.

Si tu la connaissais comme moi, tu le serais bien davantage

Ce. PHILIPPE.

Vous voulez me chasser, mais je resterai pour vous dire que vous raisonnez tous deux comme des enfans. Apprennez donc, méchans, que les bons maris font les bonnes femmes; apprennez que, si Philippe me quittait un peu moins, je serais bien meilleure.

PHILIPPE.

Ah! le petit reproche, je le mérite.

PIERRE, *à part.*

Si c'était ma femme, comme je lui fermerais la bouche!

PHILIPPE.

Oui, je le mérite. Il y a trois heures que je suis sorti.

PIERRE, *bas.*

Chut? Il y en a plus de huit.

PHILIPPE.

Ne disputons pas; j'ai tort. Mais l'empire de ce goût, que j'ai cru long-temps innocent, est tel, que ce n'est que quand je te vois, que je me reproche sincèrement de m'y livrer; et ce reproche, je me le fais seul, car toi, tu ne sais que pardonner.

Ce. PHILIPPE.

C'est que chaque fois que je pardonne, j'espère toujours que la faute exécutée sera la derniere.

PIERRE.

Oh oui, celle d'aujourd'hui est la derniere; il me l'a promis.

PHILIPPE *vivement bas.*

Tais toi.

Ce. PHILIPPE.

Il ne te trahit point: je vois à ta pâleur qu'aujourd'hui même...... je ne voulais pas t'en parler.

PIERRE.

Il a dormi depuis.

PHILIPPE.

Ah ! ménage mon cœur ; il m'en dit plus.....

Ce. PHILIPPE.

Eh bien parlons d'autres choses. Le citoyen Mersan a envoyé encore ce matin pour le payement des six mois de ferme, échus depuis long-tems : j'ai répondu que tu irais lui parler en rentrant, et lui porter au moins les deux tiers de ce que nous lui devons. Il est sensible, compatissant, et je suis sure que ce fort à compte.....

PHILIPPE, *embarrassé.*

Oh oui..... cet à-compte,..... — J'irai demain. C'est à l'estime que tu inspires que je dois sa patience; c'est à l'amitié qu'il eut de tout temps pour ta famille, que je dois le bon marché de sa ferme, et sans doute que si nous ne pouvions pas lui payer cet à-compte demain......

Ce. PHILIPPE.

Tu m'étonnes.

PHILIPPE.

Ne m'interroge pas. On ne remplace pas facilement les fortes et honteuses dépenses que le mois dernier.....

PIERRE.

C'est vrai.. Hé, hé, il faut faire comme moi: neufs jour le travail et de l'eau ; le jour du repos la table et du vin.

Ce. PHILIPPE.

Ce. PHILIPPE.

Ne vaudrait-il pas mieux les neuf jours un peu de vin, et le dixieme un peu d'eau?

PIERRE.

C'est ça. Comment peut-on se griser quand on a une femme comme celle-là!

PHILIPPE

La meilleure femme et.... et le plus joli enfant!

Ce. PHILIPPE.

O mon ami, je donnerais dix de mes années pour qu'il eut quatre ans de plus.

PHILIPPE.

Pourquoi donc? chaque âge a ses.....

Ce. PHILIPPE.

Tu l'aimes tant! Il t'accompagnerait partout, et sa vue.....

PHILIPPE, *avec émotion.*

Oh! oui, je ne m'oublierais jamais, jamais. Chacune de tes paroles fait couler une larme sur mon cœur. J'ai eu de nouveaux torts, je te les dirai.

Ce. PHILIPE, *vivement.*

J'espere que ta réputation, ta probité n'ont point été.....?

PHILIPPE.

Tu me connais et tu sais que rien au monde ne peut m'entrainer.....

PIERRE.

Mon ami, ne jure de rien. Sais-tu pourquoi je m'arrête..... net quand je suis gai ? c'est qu'un vieillard avec qui je buvais un jour en voyage.... il ne buvoit que de l'eau, lui; ça me parut singulier : je lui demandai la raison de cette sotte tempérance, et il me dit : jeune homme (il y a quatre ans de ça) tu parais honnête? — Aussi le suis-je, et celui qui en douterait.... — Tu t'emportes et je te parle en ami. — Il me semble que je le vois encore; son air tranquille, respectable.... ses paroles sont là. — Oui, bon jeune homme, me dit-il, ne réponds de toi que jusqu'à la troisième bouteille; deux de plus et le vice souillera peut-être ta conduite, deux encore, et ta main peut devenir criminelle.

PHILIPPE, *avec chaleur.*

Cet homme étoit un fou. Le crime n'approchera jamais le cœur pur de l'homme de bien en quelqu'état qu'il soit.

Ce. PHILIPPE, *à part.*

Ce récit me fait frémir.

PHILIPPE.

Fut-il vrai, garde toi de penser.... Tais toi, tu es ivre, et ta tête.....

PIERRE.

Ivre? je suis gai; j'ai toute ma mémoire et je vais te le prouver. — Oui, je lui répondis comme toi de belles phrases : le cœur d'un honnête homme.... ne peut jamais.... — Il ré-

partit ; c'est fort bien dit ; mais voici un fait. Tu vois cette blessure : c'est mon frère qui me l'a faite. Vois-tu cette main ? Eh bien, me dit-il en sanglottant, cette main a tué ce frère.... et mon excuse est dans la débauche affreuse..... J'étais ivre ; il l'étoit aussi : un mot, une dispute.... jeune homme, tu m'entends. — Alors le vieillard s'en fut, son mouchoir sur les yeux, me laissant devant ma troisième bouteille.... que j'achevai, en regardant la quatrième comme un poison.

PHILIPPE *embarrassé.*

La sotte histoire..... d'après ce que j'ai promis il y a une heure, tu pouvois bien te dispenser....

PIERRE.

J'ai le vin tendre, et conteur. Ah ça, voyons ; où sont donc ces trois fameuses bouteilles, reste infortuné de ton dernier tonneau ? Lorsque je t'ai arraché de la griffe de ces intrigants, je commençais ma troisième, et tu m'as promis de remplacer.....

Ce. PHILIPPE.

De quels intrigants voulez-vous parler ?

PHILIPPE *bas.*

Te tairas-tu ?

PIERRE.

De deux avanturiers, au cabaret, à l'auberge, qui cherchaient de nouveau à tirer parti de sa crédulité, de sa bonne foi ; et qui offraient de nous traiter largement, sous la condition de faire une partie de triomphe au dessert.

PHILIPPE.

Tu sais que dans cet état il est bavard. Je te conterai tout lorsque j'aurai tenu ma promesse vis-à-vis de lui. Monte nous ces.....

Ce. PHILIPPE.

Est-ce que tu viens de jouer, toi, qui a toujours regardé le jeu comme un vice qui peut conduire à la ruine....?

PHILIPPE.

Non, je n'ai pas joué...... tout-à-l'heure.... mais..... monte nous donc de la cave ces......

Ce. PHILIPPE.

J'y vais, mais une, c'est assez.

PHILIPPE.

Nous les boirons ici, au frais, en causant de nos affaires. Tu nous laisseras un peu.

Ce. PHILIPPE, *lui prenant la main.*

De la prudence.

PHILIPPE.

Oh! tu seras si près de nous..... ce n'est que lorsque je t'oublie un peu, que je m'oublie moi-même; va.

(*La Ce. Philippe entre dans la maison.*)

SCÈNE III.

PHILIPPE, PIERRE.

PIERRE.

La bonne femme!

PHILIPPE.

Je suis bien décidé à réparer tous les torts que j'ai eu envers elle et envers moi-même. L'estime publique est un besoin pour l'homme libre, et elle ne s'acquiert qu'avec des mœurs

PIERRE.

Tu ne voulais pas croire mon histoire tout-à-l'heure, et cependant quand elle saura que tu as perdu avec ces misérables presque tout ce que tu devais payer à compte au Citoyen Mersan, elle verra bien que l'homme honnête, mais ivre, est capable....

PHILIPPE.

D'être dupe, et jamais frippon.

PIERRE.

Cela se peut. Mais si je n'étais arrivé à la fin du jeu, sais-tu qu'ils t'auraient assommé, car tu levais déjà un bâton, et ils étoient trois.

PHILIPE, *avec chaleur.*

Moi, me battre dans un cabaret! allons donc, tu te trompes.

PIERRE.

Tu te soutenais à peine, et tu as oublié... mais quand je suis arrivé... tu étois fait... comme un brigand.

PHILIPPE, *révolté*

Te tairas-tu ? le vin te fait dire...

PIERRE.

La vérité; c'est le proverbe. Ecoute donc, j'ai ce droit-là aussi, comme frère. Au total tu as bien fait de dormir par-là dessus, avant de retourner chez toi.

SCENE IV.

Les précédens. LA Ce. PHILIPPE, *tenant une bouteille.*

Ce. PHILIPPE, *émue.*

Voilà... (*Elle la pose à terre.*) (*A part.*) J'ai tout entendu. (*Pierre réunit deux chaises vers la gauche, et entre ensuite dans la maison.*

PHILIPPE.

Et les deux autres ?

Ce. PHILIPPE.

Je peux être malade; d'ailleurs, une mère qui nourrit, a quelquefois besoin.....

PHILIPPE, *confus.*

Ah, pardonne, si je n'ai pas d'abord ongé... Qu'as-tu donc ?

Ce. PHILIPPE.

Rien, rien.

PHILIPPE.

N'est-çe plus à mon cœur que tu te confies ?...

Ce. PHILIPPE.

Dis plutôt que ce n'est plus dans le mien que tes secrets....

PHILIPPE.

Quoi donc ?

Ce. PHILIPPE, *oppressée.*

Ces intriguans, ces misérables, avec qui tu as pensé te battre.... mon cœur est trop plein....

PHILIPPE.

Tu as entendu ?....

PIERRE, *sortant de la maison, en tenant la table, et ayant deux bouteilles dans ses poches.*

Elle a entendu ; il n'y a pas de mal à ça Une petite sémonce... (*Pendant ce qui suit Pierre débouche les bouteilles.*

PHILIPPE.

Je me tais : tu sais combien je t'aime, comme j'aime à remplir mes engagemens, sur-tout vis-à-vis du citoyen Mersan, qui a tant fait pour nous ; juge par l'excès de mes torts combien je dois me trouver coupable ! et toi, tu dois...

C^e^. PHILIPPE.

Te plaindre, et espérer enfin que des fautes aussi graves....

PHILIPPE.

Elles m'avilissent à mes yeux plus encore qu'à ceux des autres, et me rendraient la vie insupportable, si je ne trouvais dans mon cœur le courage et la volonté de les faire oublier.

CLAUDINE, *paraissant sur la porte, et rentrant de suite.*

Ma bonne amie, votre enfant vient de s'éveiller; il pleure.

C^e^. PHILIPPE.

Je vais, en l'appaisant, te retrouver dans ses traits. Ce cher enfant! tu lui appartiens aussi. Ménage-nous notre seule ressource, notre unique espérance.

PHILIPPE.

Ne m'accables pas. Tu m'ôterais le faible mérite du sacrifice que je veux te faire. Ce goût, cette passion honteuse ne dégradera plus ma conduite. Un homme peu sûr de soi, te ferait le serment de ne plus boire; mais c'est l'excès et non la chose qui est un vice. Je suis trop ferme dans ma résolution, pour qu'une privation entière soit nécessaire, et l'on croirait que je ne dois qu'à tes reproches ce que je veux devoir à tes vertus, et à mes remords. Va, dis en embrassant notre enfant: Philippe sera bientôt digne de nous. (*Elle rentre.*)

SCÈNE V.

PHILIPPE, PIERRE.

PIERRE, *ému.*

VOILA près d'un quart-d'heure que je t'attends devant ces bouteilles ; eh bien, je n'y songeais pas, je t'écoutais et je pleurais presque.

PHILIPPE.

Oh ! c'est que je suis pénétré. — Il y a des instans où je me fais horreur à moi-même.

PIERRE.

Je le crois. Mettre une femme comme celle-là en comparaison avec quelques pintes de vin, et se laisser aller de ce dernier côté, fi donc.

PHILIPPE.

Quelles expressions !

PIERRE.

Allons, allons, assieds-toi ?

PHILIPPE, *assis.*

Si mon ivresse était aussi insupportable que la tienne...

PIERRE.

Dis donc plutôt que si le vin te donnait mon amabilité, ta femme ne se plaindrait pas.

PHILIPPE.

Trois bouteilles! pourquoi donc?

PIERRE.

En prenant la table, j'ai vu qu'on en avait oublié deux sur la cheminée, et j'ai....

PHILIPPE.

Tu as eu tort : c'est égal ; nous allons les mettre de côté. Tiens, voilà mon tire-bouchon pour celle-ci.

PIERRE.

J'avais le mien, et je les ai débouchées.

PHILIPPE.

Les trois? — A ta santé. — Tu as été me répéter là bien haut l'histoire de ce matin, et ma femme a entendu...

PIERRE.

Il est bon, ce vin.

PHILIPPE.

J'aurais su choisir le moment pour lui dire....

PIERRE.

Du vin comme cela à sa maison, et aller au cabaret!...

PHILIPPE.

A quoi songes-tu?

PIERRE.

A vos torts, mon frère.

PHILIPPE.

Bois plutôt? (*Sa tête commence à s'échauffer, et il se grise par dégrés.*)

PIERRE

Oh ! tu peux boire deux et trois coups contre moi un ; tu sais mon serment.

PHILIPPE.

Ton serment ! si je te tenois au cabaret.

PIERRE.

Au cabaret moins qu'ici. Les paroles de mon vieillard......

PHILIPPE.

Ton vieillard a inventé cette histoire exprès pour toi peut-être. (*Il prend machinalement la seconde bouteille.*)

PIERRE.

N'a-t-il bu que de l'eau exprès pour moi aussi?

PHILIPPE.

Il est vrai que cela est un peu fort.

PIERRE.

Eh - bien, tu as entamé la seconde bouteille ?

PHILIPPE.

Diable ! tu ne m'avertis pas ? Oh ! nous lui garderons l'autre, ce sera assez pour elle; les femmes, ça boit si peu; il n'est pas étonnant qu'elles soient quelquefois injustes envers ceux...

PIERRE, *vivement.*

Bois, cela vaudra mieux. Si c'est comme cela que tu as le vin tendre?

PHILIPPE.

Mon petit garçon ! n'est-ce pas qu'il est joli?

PIERRE.

Joli comme un petit amour.

PHILIPPE.

Je lui ai fait gouter du vin, l'autre jour. Sa mère craignait, faisait des façons; mais, lui, il n'en a pas fait, le petit gaillard.

PIERRE.

Voilà ce qui s'appelle travailler de bonne heure à son éducation.

PHILIPPE.

Buvons à sa santé?

PIERRE.

Soit; mais modérément.

PHILIPPE, *prenant la troisième bouteille.*

Je l'aime trop pour ne pas boire rasade.

PIERRE.

Qu'as-tu fait? c'est la troisième; je ne bois plus.

PHILIPPE.

Qu'importe? j'en achèterai d'autre à l'auberge qui vaudra mieux...

PIERRE.

Oui, pour des ivrognes; mais pour ta femme! du vin qui n'a de vin que la couleur. (*Il chante.*)

AIR : *Aussi-tôt que la lumière.*

Qu'un buveur usé préfère
Un vin piquant, frelaté;
Qu'une beauté mercenaire
Plaise à l'homme au cœur gâté

Fi donc.

Tiens, les choses naturelles
Repoussent la main de l'art:
J'aime à table, et près des belles,
Vin pur et femme sans fard.

PHILIPPE, *pensif.*

Cinq cent vingt livres en un jour! Ah, tâchons d'oublier... (*Il boit.*)

PIERRE.

Tu calcules?

Même air :

Voyez cette mine have
Qui gît près d'un monçeau d'or.
Contemplez-moi dans ma cave,
Epuisant mon coffre-fort?
Quel contraste! L'allégresse
Qu'inspire ce jus divin,
Fait mépriser la richesse,
Et doit faire aimer le vin.

PHILIPPE, *réfléchissant.*

Cependant, je ne puis pas me dispenser de demander ma revanche à ces messieurs.

PIERRE.

Demander ta revanche à des fripons, c'est vouloir qu'ils aient le reste? J'espère que tu ne mettras pas le pied d'aujourd'hui... — J'avois bu deux bouteilles là bas; je n'ai pas bu tout-à-fait ma bouteille ici, il me faut au moins un verre pour completter la troisième. Verse.

PHILIPPE, *regardant la bouteille.*

Il n'y a plus rien. Quoi! il te manque pour completter...... (*se levant*) C'est trop juste. Allons..... (*Il veut entraîner Pierre.*)

PIERRE.

Où donc?

PHILIPPE.

Allons completter.....

PIERRE.

Quoi! tu crois que j'irai au cabaret? Non, mordienne, je réponds de toi à ta femme, et qui répond.....

PHILIPPE.

Point de plaisanteries, s'il vous plaît: je ne les souffre de personne; d'ailleurs j'ai assez de raison pour répondre moi-même.....

PIERRE.

Allons, vas-tu prendre de l'humeur? Avec ton frere!

PHILIPPE.

Oh, non, non. (*gaiment.*) Mais si j'ai eu de l'humeur, viens te raccommoder.... Viens.

PIERRE.

Tous les endroits sont bons pour d'honnêtes gens (*en l'embrassant*), pour de bons frères.

PHILIPPE *ému et dans ses bras.*

Brave garçon !

PIERRE.

Si tu avois deux enfans , je ne souffrirais pas que devant eux le moindre reproche.... Il ne faudrait leur donner que l'exemple de s'aimer, de s'entr'aider.

PHILIPPE.

Deux enfans !..... Je n'en ai qu'un, il fait mon bonheur..... quand il me voit.... son sourire.... — Je ne peux pas sortir sans l'embrasser. (*Il va en chancelant vers la maison.*)

PIERRE, *à part.*

C'est bon. Quand il l'aura vu, il n'aura peut-être pas le courage d'aller au cabaret. (*Le voyant chanceler.* Je crois qu'il est gris. Ce que c'est que de nous !

PHILIPPE.

Tu m'attends ?

PIERRE, *s'asseyant.*

C'est sûr et sagement.

SCENE VI.

Les précédens, la Ce. PHILIPPE, *tenant son enfant.*

Ce. PHILIPPE.

AH ! tu allais rentrer, mon ami ? Rentrons ensemble.

PHILIPPE *cherchant à cacher son ivresse.*

J'allais embrasser mon fils, et puisque le voilà, donne.

Ce. PHILIPPE *à part.*

Ciel ! comment se fait-il ? Quoi ! trois.....

PIERRE, *s'endormant.*

C'est moi qui suis le coupable. Vous en aviez oublié deux, et moi qui n'oublie rien....

PHILIPPE.

Allons ne vas-tu pas le quereller pour deux bouteilles de plus ? Quand je te dis que je t'en achèterai qui vaudra celui-là. — Donne-moi donc mon fils.

Ce. PHILIPPE, *à part.*

Je n'ose dire un mot. (*Haut.*) Tiens, embrasse-le dans mes bras?

PHILIPPE, *prennant l'enfant.*

Non, je veux le mettre contre mon cœur. (*Elle cède, en s'efforçant de cacher sa douleur, et tendant les mains pour veiller sur son enfant qu'il embrasse.*)

Ce. PHILIPPE.

Ce. PHILIPPE, *avec une vive inquiétude.*

C'est que... ta tête... est un peu...

PHILIPPE, *avec humeur.*

Ma tête... voilà de vos idées... n'allez-vous pas croire à présent ?... (*Se reculant.*) Pourquoi me suivez-vous ? c'est insulter à la tendresse d'un père que de croire qu'il peut exposer son enfant. (*En reculant, il bronche contre la chaise de son frère, que la secousse réveille.*)

Ce. PHILIPPE, *un cri.*

Ah! (*A part. Douloureusement.*) Quelle situation !

PHILIPPE, *se tournant vers son frère.*

Eh-bien ! je veux que mon frère l'embrasse aussi.

PIERRE, *à moitié endormi.*

De tout mon cœur. (*Il l'embrasse, et s'endort.*) Bon soir, mon petit neveu.

Ce. PHILIPPE, *à part.*

O mon dieu! abrège ce supplice. (*Haut.*) Mon ami, tu devrais faire comme ton frère ; oui, viens reposer un peu ?

PHILIPPE.

Je vais remettre mon fils dans son berçeau, j'irai ensuite reconduire mon frère, et de-là je passerai chez le citoyen Mersan, pour lui demander du temps.

Ce. PHILIPPE.

Il vaudrait mieux n'y aller que demain;

PHILIPPE.

Pourquoi remettre au lendemain ?... Je l'ai arrêté comme cela. (*En rentrant de côté, il bronche, et se retient sur le dos contre la porte; sa femme se jette aussi-tôt au-dessous, un genou en terre pour recevoir son enfant; Philippe reprend l'équilibre, et dit, en la regardant :*) que fais-tu donc?

Ce. PHILIPPE, *embarrassée.*

Le... le pied m'a manqué.

PHILIPPE, *se baissant avec intérêt.*

Quoi ! tu te serais ?...

Ce. PHILIPPE, *se levant vivement.*

Oh ! ce n'est rien.

PHILIPPE.

Rien ?

Ce. PHILIPPE, *rentrant avec lui.*

Non, rien, je t'assure; j'ai eu plus de frayeur que de mal.

SCÈNE VII.

PIERRE, *seul rêvant.*

CERTAINEMENT... certainement... c'est un bien vilain défaut... et l'exemple de mon frère devrait... — Oui, mais trois bouteilles... n'importe, c'est trop... c'est toujours trop quand la raison... (*Il sourit.*) C'est vrai, c'est vrai.

SCÈNE VIII.

PIERRE, PHILIPPE, Ce. PHILIPPE, CLAUDINE.

PHILIPPE.

Enfin, vous êtes plus raisonnable; en vérité, vous me traitez comme un enfant. — Ah! c'est encore vous, Claudine?

CLAUDINE, *à part.*

C'est mon tour.

PHILIPPE.

C'est vous qui entretenez dans l'esprit de ma femme cette défiance...

CLAUDINE, *tremblante.*

Croyez...

Ce. PHILIPPE, *bas.*

Croyez, ma chère Claudine, que mon cœur vous dédommage...

CLAUDINE, *bas.*

Je ne songe qu'à vous.

PHILIPPE, *à Pierre.*

Eh bien, toi, quand tu riras...

PIERRE.

Je ris de ton humeur. Diable m'emporte si tu te voyais de sang-froid..

PHILIPPE.

Tout le monde ici est contre moi;

PIERRE.

Sais-tu que tu as le vin brutal ?

Ce. PHILIPPE, *bas vivement.*

Mon frère.

CLAUDINE, *de même.*

Pierre.

PHILIPPE.

Veux-tu aussi me sermoner, me persuader que ma raison ne suffit pas?...

PIERRE.

Tu peux te fâcher, si tu veux; je ne me fache pas moi, et je t'avertis que plus tu te mettras en colère et plus tu me feras rire. (*Philippe lui lance un regard sévère.*)

CLAUDINE et Ce. PHILIPPE *bas à Pierre.*

Songez....

PIERRE.

Ne craignez rien ; querelle d'ivrogne que tout cela. Un verre de vin, voilà le baiser de paix.

PHILIPPE *en sortant.*

Allons, voyons que je te reconduise chez toi.

PIERRE.

Sans rancune ?

PHILIPPE.

De la rancune ! vas-tu me faire passer pour méchant ? — Adieu, bonne femme.

PIERRE.

Allons, allons, adieu, belle-sœur.

Ce. PHILIPPE.

Promettez-moi de ne pas le quitter.

PIERRE.

Je vous le promets. Je le forcerai de dormir près de moi et je vous le ramènerai ensuite aussi frais que me voilà. Adieu Ce. Claudine. — Attendez-donc, attendez-donc, mon frère, je suis chargé de veiller..... (*Ils sortent à droite.*)

(*La Ce. Philippe suit son mari des yeux.*

SCÈNE IX.

CLAUDINE, Ce. PHILIPPE.

CLAUDINE.

Rassurez-vous ma chere amie; son frère a presque toute sa raison. Sans doute ils vont reposer ensemble quelque temps et......

Ce. PHILIPPE.

Puis-je être tranquille! Ah! je le sens, ma bonne voisine, cette douleur sans cesse naissante abrégera mes tristes jours.

CLAUDINE.

J'apperçois le citoyen Mersan. Mon ménage n'est pas encore fait, je vais profiter de ce moment..... ensuite je reviendrai; mais avant je passerai chez votre beau-frère.

Ce. PHILIPPE.

Je reconnais à cette attention les soins touchants de la véritable amitié. (*Claudine sort.*) Oui, c'est le citoyen Mersan. Que lui dire! Quelle excuse donner! Il n'est pas riche et ne pourra peut-être pas attendre.....

SCÈNE X.

Ce. PHILIPPE, C. MERSAN.

Ce. PHILIPPE, *allant au-devant de Mersan.*

Vous me voyez confuse, citoyen.....

MERSAN.

D'après votre promesse, je comptais que votre mari viendrait ce matin.

Ce. PHILIPPE *à part.*

Je ne sais quel motif donner. (*Haut.*) Vos bontés rendent nos torts moins excusables.

MERSAN.

Je vous connais. Votre ancienne exactitude ne m'a laissé aucune crainte, et quoique mon revenu soit modique, je me contenterai de cet à-compte que vous m'avez promis.

Ce. PHILIPPE.

Je ne sais que répondre.

MERSAN.

Sans doute, il vous a laissé maitresse de payer en son absence, et j'ai préparé la quittance. (*Il tire un papier de sa poche.*)

Ce. PHILIPPE.

Il voulait passer ce soir chez vous ; mais j'ai pensé..... peut-être même qu'il ne pourra pas vous donner cet à-compte. (*Douloureusement, en cachant son visage.*) Ah! pardonnez.,...

MERSAN *avec surprise.*

Votre trouble, votre douleur, ne peuvent être la suite de l'impossibilité de payer. Il faut que la cause de cette impossibilité soit.... — Écoutez Ce. Philippe ; vis-à-vis d'un riche, la crainte des poursuites pourrait vous effrayer ; celui qui a toujours vécu dans l'aisance, qui n'a pas senti par lui-même la situation de l'homme honnête qui voudrait et ne peut s'acquitter, cet homme là, dis-je, seroit peut-être sourd à votre demande : mais vis-à-vis de moi, qui ne doit mon aisance qu'à mon travail, vous pouvez expliquer.... J'ai été gêné aussi quelquefois et mon cœur compatit aux peines qu'il a éprouvées. Parlez, mais parlez avec franchise : je ne dois des égards, des consolations qu'à ceux qui m'estiment assez pour me parler en frère, en ami.

Ce. PHILIPPE.

Ah! si vous m'estimez ne me demandez pas la càuse......

MERSAN.

Eh bien, je vous connois assez pour deviner que vous n'hésiteriez pas tant si le motif de ce retard venait de vous.

Ce. PHILIPPE.

Que dites-vous !

MERSAN.

Oui c'est votre époux ; c'est cet homme ingrat....

Ce. PHILIPPE *vivement.*

Mon époux ne fut jamais ingrat, jamais il n'oublia ce que vous....

MERSAN.

Il s'agit bien de moi ici : c'est à vous qu'il doit le bonheur, c'est à vous qu'il doit tout.

Ce. PHILIPPE.

Mon cœur n'a aucun reproche à lui faire, croyez......

MERSAN, *avec force.*

Je crois qu'un homme débauché est presque toujours un mauvais époux, un mauvais père; et ne peut être un bon citoyen.

Ce. PHILIPPE.

Vous portez le désespoir dans mon âme. Non, mon mari ne s'est jamais oublié au point..

MERSAN.

J'ai tout appris depuis ce matin. Je sais que depuis près d'un an votre courage, votre constance.....

Ce. PHILIPPE.

Je ne fais que mon devoir.

MERSAN.

Votre devoir ! ah ! femme estimable, éclatez plutôt en reproches ; vos vertus le rendent encore plus coupable à mes yeux. Mais je serois indigne de votre confiance si en vous témoignant l'indignation que m'a inspiré le tableau de sa conduite, je ne cherchais aussi à verser des consolations dans votre cœur : oui, si votre mari n'a pas perdu tout sentiment, toute moralité, j'espère.....

Ce. PHILIPPE.

J'aime, j'estime mon époux ; ce mot doit vous suffire. Jamais l'idée du crime n'approcha de son cœur.

MERSAN.

Mais dans cet abrutissement de ses sens, peut-il encore se rappeller qu'il est époux et père !

Ce. PHILIPPE.

Vous le dirai-je ! dans cet état un rien l'irrite et mes observations, les plus simples, l'aigrissent quelquefois ; mais il conserve pour son enfant, faible.... comme lui, et devant lequel il ne craint point de rougir, toute la tendresse d'un pere. Il le prend le soir dans ses bras ; sa vue le calme : il vient en chancelant respirer le frais sur la porte, ou sous cet arbre. Là il chante ds couplets qu'il a composés et dans lesquels on reconnoit bien le

buveur; mais où l'on retrouve toujours le bon mari, et sur-tout le tendre père.

MERSAN.

Ce que vous me dites là ramène l'espoir dans mon âme, et si vous avez la force de suivre mes conseils, demain, aujourd'hui peut-être cette fatale passion..... promettez-moi....

Ce. PHILIPPE, *vivement avec le plus grand intérêt.*

Je promets tous.

MERSAN.

Eh bien ! sachez que dans un voyage que je fis il y a vingt ans en Angleterre, dans ce pays où la passion du vin et des liqueurs fortes est commune même chez les gens qui ont reçu une éducation soignée, je fus témoin d'une leçon terrible.

Ce. PHILIPPE.

J'entends quelqu'un. (*Avec instance.*) Mais daignez......

MERSAN.

Il y a une porte dans le fond de votre jardin ; et si votre mari vient, je pourrai m'en aller sans repasser ici. Entrons, je vous dirai.,.

Ce. PHILIPPE, *très-émue.*

Que de bontés ! mais l'espérance que vous avez ranimé dans mon cœur, fait que j'en abuse.

MERSAN.

Donner les conseils de l'expérience, c'est

acquitter le devoir de la vieillesse envers l'homme qui est dans l'âge des passions. (*Ils entrent dans la maison.*)

SÇÈNE XI.

CLAUDINE, PIERRE, *entrant par la gauche.*

PIERRE, *presque dégrisé.*

Je vous dis, citoyenne, Claudine, qu'il m'avait promis de reposer près de moi ; ce n'est que lorsque vous êtes rentrée, que je me suis apperçu qu'il n'y était plus.

CLAUDINE.

Voilà ce que c'est, quand on ne conserve pas toute sa raison, on perd le droit de veiller sur...

PIERRE.

Oh ! ne me faites pas de reproches, je ne m'oubliais qu'un peu; mais voilà deux lettres que j'ai trouvées en rentrant et qui m'ouvrent les yeux. Je n'aime pas assez le vin pour lui sacrifier la confiance de mes concitoyens. Voici la plus douce des deux. (*Il lit.*) « On vous
» a surpris plusieurs fois gris au cabaret. Vous
» suivez l'exemple de votre frère ; mais je ne sui-
» vrai pas celui des personnes qui ont la lâche
» complaisance de lui conserver leurs bontés.
» Renvoyez-moi les ouvrages de serrurerie que
» vous avez commencés, je les payerai tels

» qu'ils sont. Des bons citoyens, des pères
» de famille sont quelque fois sans occupa-
» tion, et je me reprocherais de leur pré-
» férer un homme qui donne dans la débauche.

CLAUDINE.

Vous répondrez......

PIERRE.

Je répondrai ! je ferai mieux, je travaillerai et ne m'oublierai plus.

CLAUDINE.

C'est bien. — Sans doute Philippe ne vous aura pas quitté pour rentrer à sa maison ; cependant il est déjà tard, le jour baisse.

PIERRE.

Je tremble qu'il ne soit allé à cette auberge où ce matin ces trois misérables.....

CLAUDINE.

Allons-y ensemble avant que sa femme apprenne qu'il n'est plus avec vous.

PIERRE.

C'est bien dit. Mais je crois l'appercevoir. Il se soutient à peine. — Son visage défait... et je boirais encore ! Non, non.

CLAUDINE.

Je crois l'entendre ; il parle seul.

PIERRE.

En l'écoutant, sans être vus, nous saurons mieux ce qui s'est passé que si nous le questionnions.

CLAUDINE.

On voit que vous connaissez les habitudes. (*Pierre paroit honteux.*) Je me tais.

(*Ils se tiennent à l'écart et ne sont pas vus de Philippe pendant toute la scene suivante.*)

SCÈNE XII.

Les précédens, PHILIPPE, *ivre, les cheveux épars, l'air défait, les vêtemens en désordre, du sang sur une main.*

PHILIPPE, *prononçant difficilement.* (*Riant.*)

Il a raison ce cher cabaretier : les battus auroient pu payer.... — Sauvez-vous par la porte de derrière. — (*Sérieusement.*) Vous êtes un honnête homme; mais quant à ces messieurs là je ne réponds pas..... (*Riant.*) Ni moi non plus. (*Prenant l'air triste.*) Cependant mon argent..... — Vous êtes trop heureux d'en être quitte pour cela. — (*Gaiment.*) Pour cela? Diable! je leur défie bien de m'en gagner davantage; ils m'ont mis à sec.

PIERRE.

Il les aura retrouvés.

CLAUDINE.

Les monstres ont guetté leur proie.

PHILIPPE.

Si l'on ne m'eut pas ôté le plus grand des mains, je l'assommais sur la place.

PIERRE.

Dieu! ils se sont battus!

PHILIPPE.

Le malheureux! prendre un couteau, et puis appeler ses camarades.

CLAUDINE, *à Pierre.*

Ce sont donc des scélérats?

PHILIPPE.

Oui, des scélérats. Si ma femme savait cela... aussi, moi, pour lui cacher... j'étais décidé à passer la nuit... (*gaiement.*) on a beau dire, son vin est excellent..- excellent. — Le jeu, fi donc; c'est du temps perdu. — Sot que je suis, j'ai perdu en un jour de quoi boire pendant un mois; c'est abominable.

PIERRE.

Je crois entendre ma belle-sœur?

PHILIPPE.

Abominable.

CLAUDINE.

Quand il y a quelqu'un avec eux, il la traite avec moins de ménagemens, parce que l'orgueil...

PIERRE.

Eh-bien, il faut nous éloigner.

PHILIPPE.

Oui, mon cher ami, c'est abominable.

CLAUDINE.

Ma maison est tout près ; venez-y. Si nous entendons le moindre bruit, nous accourrons.

PIERRE, CLAUDINE *en sortant à gauche.*

Laissons, laissons.

SCENE XIII.

PHILIPPE, *ensuite sa femme.*

PHILIPPE.

Vous avez beau dire, c'est abominable ; et certainement si j'avais eu cette somme en vin de Bourgogne, je ne l'aurais pas perdue si lestement. — Voilà ce que c'est que d'avoir une femme qui ne veut pas qu'on ait plus d'un tonneau à la fois dans sa cave.

Ce. PHILIPPE.

Je ne me trompais pas. Dieu ! comme il est défait ! ah ! j'ai eu tort de me fier à son frère, qui lui-même... Mon ami...

PHILIPPE, *à sa femme continuant.*

Je ne t'en veux pas malgré çà, parce que de ta part, c'est affaire d'économie.

Ce. PHILIPPE *à part.*

Oui, je l'ai juré, je suivrai son conseil.

PHILIPPE.

Il n'y a pas de conseil qui tienne ; un fermier comme moi doit avoir dans sa cave....

Ce. PHILIPPE.

Mon ami, la nuit vient, l'humidité.... tu vas rentrer.

PHILIPPE.

Rentrer ? Non.

Ce. PHILIPPE.

Il est tard.

PHILIPPE.

Je couche ici.

Ce. PHILIPPE.

Songes donc.... Donne-moi ton bras ; viens ?

PHILIPPE, *avec humeur.*

Mon bras ? pourquoi faire ? ces femmes... on dirait que tu crois . . . explique-toi ?

Ce. PHILIPPE, *oppressée.*

Je ne puis te dire un mot, sans qu'aussitôt.....

PHILIPPE, *ému.*

Allons, vas-tu pleurer? crois-tu avoir besoin de cela pour m'attendrir? ne connais-tu pas mon cœur ?

Ce. PHILIPPE.

Oui, je connais ta tendresse, et c'est ce qui me faisait espérer que tu te souviendrais de

PHILIPPE.

Eh-bien ! je suis revenu.... de bonne heure.

Ce. PHILIPPE.

Oui, mais... Dieu ! du sang à ta main!

PHILIPPE.

Ce n'est rien, ce n'est rien; en me débattant...

Ce. PHILIPPE.

Eh ! mon ami! tu es époux, tu es père, et tu peux exposer...

PHILIPPE.

Des misérables vous attaquent, il faut bien se défendre.

Ce. PHILIPPE.

Oui, mais.... pourquoi... ne pas éviter ?...

PHILIPPE, *honteux.*

Des reproches ! des leçons ! — Laisses-moi ?

Ce. PHILIPPE, *avec instance.*

Non, je ne puis te quitter. Rentrons, viens, je ne puis à-la-fois veiller....

PHILIPPE, *avec colere.*

Veiller sur moi ? Rentrez, rentrez.

Ce. PHILIPPE, *vivement.*

Non, non, mon ami, tu ne m'entends pas.

PHILIPPE, *de même.*

Non, je suis sourd, je suis ivre, j'ai perdu

la raison, je n'entends plus... et c'est ma femme qui m'avilit au point... (*Elle veut l'appaiser, il la repousse.*) Retirez-vous, retirez-vous? vous me... vous me genez.

Ce. PHILIPPE, *à part, les mains tendues vers le ciel.*

Soutiens ma force, mon courage.

PHILIPPE, *avec emportement.*

Oh! oui, il faut du courage, pour supporter les traitemens affreux d'un époux.... sans honneur... sans délicatesse. — Laissez-moi, laissez-moi, vous ne m'avez jamais connu; vous ne m'avez jamais aimé.

Ce. PHILIPPE.

Quelle injustice!

PHILIPPE, *furieux.*

Retirez-vous, ou dans ma fureur... ma main... non je prouverai que je sais respecter... je m'en vais, je m'en vais.

Ce. PHILIPPE, *tombant à ses pieds, et tâchant de l'arrêter.*

Philippe, vois mes larmes? tu veux donc ma mort?

PHILIPPE, *s'arrêtant.*

Allons, allons, je reste... je reste ici. (*Il s'appuie sur le bord du puits, comme épuisé; après un silence, il devient plus calme, et dit avec intérêt, portant ses regards sur sa femme;*) comme te voilà affligée! d'où vient?

Ce. PHILIPPE.

Ce n'est rien. Notre enfant...

PHILIPPE, *vivement.*

Lui serait-il arrivé quelque chose ?

Ce. PHILIPPE.

Non, non.

PHILIPPE.

Je veux le voir.

Ce. PHILIPPE.

Allons ensemble l'embrasser.

PHILIPPE.

Ah ! je vois à ta tranquillité... une mère au moindre cri est... c'est comme... comme un père. Apporte-le moi ?

Ce. PHILIPPE.

Allons le chercher ?

PHILIPPE.

Je ne puis... renfermé... (*montrant sa poitrine.*) J'ai là un charbon dévorant ; j'ai besoin de respirer la fraicheur. — Apporte-le ici ? (*Elle va avec empressement le chercher.*) La bonne mère ! la tendre épouse ! ah ! l'homme qui méconnoitrait ses vertus !...

Ce. PHILIPPE, *tenant le berçeau.*

Il vient de s'éveiller.

PHILIPPE, *l'ôtant du berceau.*

Donne. (*Il l'embrasse.*)

Ce. PHILIPPE, *avec frayeur.*

Remets-le dans son berceau ? l'humidité sur un faible enfant...

PHILIPPE, *le remettant et le couvrant.*

Oh ! oui. (*Voulant prendre le berceau.*) Donne maintenant..

Ce. PHILIPPE, *s'asseyant.*

Laisses-le sous mes yeux, et assieds-toi près de moi ?

PHILIPPE.

Donnes donc ? Je veux chanter la chanson du buveur pour le rendormir.

Ce. PHILIPPE, *allant vers la maison.*

Non, la nuit on peut broncher... un tronc d'arbre, nne pierre... D'ailleurs...

PHILIPPE.

Cela n'a nul rapport à ma chanson.

Ce. PHILIPPE.

Je le sais bien ; mais... (*Elle est près de rentrer dans la maison, et l'on ne voit presque plus le berceau. Philippe qui l'a suivi, veut le prendre.*)

PHILIPPE.

Vas-tu encore ?... C'est mon fils. (*Il lui arrâche le berceau, va le poser sur la planche qui porte sur le bord du puits. La mère le suit avec inquiétude sans quitter le pied du berceau.*) Là... quelque risque y a-t-il ? — Avec moi... avec son père... (*Il le*

balance en le tenant des deux mains; la mère suit tous les mouvemens du berceau.)
Voyons la chanson «

1er. couplet.

Amis, voulez-vous être heureux,
Et chasser la mélancolie?
Ayez femme, enfant et vin vieux,
C'est-là le charme de la vie.
Ainsi, caressant tour-à-tour
Ma femme, mon fils et mon verre,
Je suis la nuit comme le jour,
Bon buveur, bon époux, bon père.

2

Mais las! je n'ai point de caveau,
Je vais où va le pauvre monde,
Le vin trop verd monte au cerveau,
Je chancelle, et ma femme gronde.
Mon fils alors me tend les bras.
Heureux! dans les miens je le serre.
Tendre enfant, tu ne grondes pas,
Seul, tu consoles ton bon père.

3. (1)

Dans la bouteille maint buveur
Laisse sa raison, sa mémoire,
Mais bien loin d'émousser le coeur,
C'est le coeur qui nous dit de boire.

---

(1) Au cinquième vers de ce couplet il ne tient le barreau, toujours posé sur le bord du puits, que de la main gauche, afin de figurer de la main droite un buveur qui tend un verre, et boit. Ces Couplets peuvent se chanter sur l'Air: *On compterait les Diamans.*

D'une main tenant mon enfant
De l'autre présentant mon verre,
Je bois à ma femme gaiement,
Et suis époux, buveur... et pere.

(*En faisant un geste de la main droite, il rencontre avec le coude le berceau qui tombe dans le puits; il pousse ainsi que sa femme un cri terrible, et est dans le délire de plusieurs sentimens divers.*) Ah!... ah! mon dieu!

Ce. PHILIPPE.

Mon fils. (*Ranimant ses forces, elle crie d'une voix entrecoupée :*) Au secours, au secours. (*Elle tombe à terre d'affaissement.*) Je me meurs.

PHILIPPE, *fait un mouvement vers le puits, et s'arrête au moment où sa femme tombe.*

Ma femme! mon enfant... mon enfant! (*Il tend machinalement une main à sa femme, et semble allonger l'autre vers le puits, et balbutie, se soutenant à peine.*) Quelle faiblesse! N'ai-je donc que la force de commettre des crimes. (*S'élançant vers la corde du puits.*) Dussé-je périr avec lui, je vais...

Ce. PHILIPPE, *se traîne à lui, et le retient.*

Arrête, arrête, ou moi-même.....

SCENE XIV.

Les précédens, PIERRE et CLAUDINE, *accourant*, MERSAN *et plusieurs citoyens de la campagne, dont deux tiennent des torches allmuées, accourant par le côté opposé.*

PHILIPPE, *cherchant à se débarrasser de sa femme.*

LAISSE moi, laisse moi.

LA Ce. PHILIPPE, *au comble de l'effroi.*

Retenez mon époux, retenez.... (*Ils le retiennent.*) Ma main trop faible....

PHILIPPE, *se débattant.*

Non, non, eh! que risqué-je!

CLAUDINE.

Quel délire!

PIERRE.

D'où vient!......

PHILIPPE, *au désespoir.*

Je suis..... peut-être un prompt secours...... (*Il fait des signes.*) Vous ne m'entendez pas.... ma main égarée.....

Ce. PHILIPPE.

Notre enfant.....

PHILIPPE, *et sa femme.*

Dans le puits.

PIERRE.

Ah ! malheureux, que dites vous ! (*Des citoyens tiennent la corde, Pierre se pose sur le sceau et se suspend à la corde ; on le descend dans le puits et l'on tient une torche au-dessus de l'ouverture.*)

MERSAN.

Expliquez.... par quel accident ?

PHILIPPE.

Cette main, cette main criminelle. J'étais ivre, abruti..... (*Voulant se débarrasser.*) Laissez-moi descendre aussi.

MERSAN.

Retenez-le. De quel secours serait-il dans cet état ? il a perdu le droit de secourir ses semblables.

PHILIPPE, *avec indignation.*

Misérable que dis-tu ? Qu'oses-tu dire ? Mon état ? Je suis père, et tu peux croire que ce malheur affreux ne m'a pas rendu toute ma raison ! Ah ! pourquoi est-elle revenue ! pourquoi la mort..... (*vivement.*) Paix, que dit-il !

MERSAN, *se penchant sur l'ouverture du puits.*

Pierre arrive au niveau de l'eau : il n'as pas encore parlé; mais je crains bien..... le berceau... un enfant gêné par ses vêtemens, son poids seul....

PHILIPPE.

Si vous m'ôtez l'espérance, arrachez-moi donc

aussi la vie, arrachez-moi..... (*Il s'arrête immobile.*)

PIERRE, *dans le puits.*

Nul espoir. Rien ne surnage, je ne vois rien.

PHILIPPE, *tombant sans connaissancr.*

Je ne suis plus père. (*Après un instant il revient à lui.*) Mais qui était près de moi lorsque ce crime ?...... pourquoi ne m'as-t-on pas arraché des mains cet enfant sur lequel j'étais indigne de veiller. (*En se relevant ses regards se portent sur sa femme qui est dans les bras de Claudine.*) C'est toi, c'est ta faiblesse qui m'a perdu. Affaissé, abruti, n'ayantde l'homme que la figure, tu as eu l'imprudence, la cruauté de me confier mon fils ; oui, tu es complice de cette assassinat, tu me fais horreur.

(*La citoyenne Philippe fait un pas vers lui et va répondre.*)

MERSAN, *se jettant entre eux.*

Emmenez-là, emmenez-là.

(*Claudine emmène la citoyenne Philippe dans la maison.*)

PHILIPPE, *avec le déchirement de l'ame.*

Non, non, toi seule me reste dans la nature.

SCÈNE XV

Les PRÉCÉDENS, *hormis les citoyennes Philippe et Claudine.*)

MERSAN.

ARRÊTEZ, apprenez les nouveaux dangers que vous avez courus. On vient d'arrêter dans une auberge, deux scélérats, sur lesquels on a trouvé plusieurs faux assignats. Interrogés séparément, l'un d'eux a déclarés qu'ils avoient bu et joué aujourd'hui avec vous à deux reprises.

PHILIPPE.

C'est vrai.

MERSAN.

Et il a prétendu que ces faux assignats lui venaient du gain qu'ils avaient fait sur vous.

PHILIPPE, *vivement.*

De moi! ma probité reconnue...

UN CITOYEN.

Oui, la probité d'un ivrogne!

MERSAN.

J'ai osé me porter votre caution.

PHILIPPE.

N'ai-je donc pas assez du crime affreux?.....

MERSAN.

Ah! si l'état dans lequel vous étiez peut

faire excuser..... du moins cette leçon terrible vous guérira ?.....

PHILIPPE.

Vous êtes homme, vous êtes père, et vous osez me demander si jamais cette passion avilissante souillera !... Le nom seul de ce poison affreux me fait horreur. Que la loi me condamne ou non, je porte là mon supplice, et je sens qu'il abrégera les restes d,une vie... mais ma femme, ma femme!... c'est à ses pieds que je veux... (*En disant ces derniers mots il se traine vers la maison; dans ce même moment, Pierre arrive au haut du puits.*)

SCENE XVI ET DERNIÈRE.

Les précédens, CLAUDINE, la Ce. PHILIPPE *entre en tenant son enfant.*

PHILIPPE.

MON FILS! Dieu!

TOUS, *excepté Mersan.* (*Avec surprise.*)

Son fils!

PHILIPPE, *le dévorant des yeux.*

Oui, oui, c'est lui... Par quel prodige! Vous partagez mon étonnement; mais il n'y a que moi qui puisse éprouver le délire.... Oh! c'est bien lui.

Ce. PHILIPPE.

Vois si je t'aime ? vois à quel point la passion avilissante qui te dominait, avait porté le désespoir dans mon cœur ! je suis mère et j'ai pu consentir à me prêter à cette leçon terrible !

PHILIPPE.

Mais qui a pu t'inspirer ?...,

MERSAN.

C'est moi, mon ami. Je me suis dit : Philippe sentira que cette épreuve, quoique feinte, pouvait être un malheur réel ; il se dira : si ma femme n'avait pas eu l'attention de faire soustraire l'enfant du berceau je ne serais plus père.

PHILIPPE.

Je ne serais plus ?.... Oh ! oui, mais je le suis (*Serrant son enfant dans ses bras.*) oui, je le suis encore.

Ce. PHILIPPE, *à Mersan.*

Que de reconnaissance ! je n'aurais jamais cru pou-voir si bien tenir ma promesse envers vous ;mais sa situation était si affreuse, elle avoit fait un tel effet sur moi que je n'avais pas même la force de le tirer d'erreur.

PHILIPPE.

C'est vous, honnête citoyen, qui me rendez à tout ce qui m'est cher : notre bonheur est votre ouvrage, et mes remords vous répondent....

MERSAN.

Soyez désormais digne de votre épouse, de votrə enfant, de vos concitoyens ; digne enfin d'être français.

PHILIPPE.

Oui, je le serai,

MERSAN.

Ce matin, je gage, vous n'auriez osé regarder en face ces magistrats responsables des mœurs publiques à qui leurs frères on dit : vous êtes digne de nous commander au nom de la loi.

PHILIPPE, *moctrant son cœur.*

Que vous connaissez bien.

MERSAN.

Mais en ce moment......

PHILIPPE.

En ce moment, ah ! je le sens à mon cœur, on n'est véritablement républicain qu'avec des mœurs.

FIN.

REMARQUES ESSENTIELLES

POUR LA REPRESENTATION.

Le lecteur doit sentir que c'est dans la scène treize, lorsque la citoyenne Philippe va pour rentrer le berceau malgré les instances de son mari, et que les spectateurs et Philippe le perdent un instant de vue, que Mersan, placé dans la ferme, soustrait l'enfant du berceau qui reste toujours couvert.

Comme il est quelquefois difficile de se procurer un enfant assez patient pour rester dans le berceau durant la première scène, la mère au lieu d'alaiter son enfant au lever du rideau, peut le bercer. et dire de même en levant le voile qui le couvre : *il ferme les yeux....* De cette manière l'enfant est censé dans le berceau, quoiqu'il n'y soit pas réellement.

Je conseille de supprimer à la représentation le second couplet de la chanson du buveur (scène treize) qui est trop longue pour la situation.

